



# LE PAYS SANS LUNE

SIMON JIMENEZ

Nouveaux  
Millénaires



**LE PAYS SANS LUNE**

Du même auteur  
dans la même collection

*Cantique pour les étoiles*

SIMON JIMENEZ

# LE PAYS SANS LUNE

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Patrick Dechesne

Nouveaux  
Millénaires

Collection Nouveaux Millénaires  
dirigée par Thibaud Eliorff

Retrouvez-nous sur nos réseaux sociaux :



@jailu\_editions



@jailu.collection.imaginaire



@jailu.editions

Titre original :  
THE SPEAR CUTS THROUGH WATER

© Simon Jimenez, 2022  
© Éditions J'ai lu, 2023, pour la traduction française

*Celui-ci est pour moi*



**AVANT**



*Avant que tu arrives,*

**T**u te souviens de ta lola, en train de fumer. Tu te souviens de l'odeur de son tabac séché, qui ressemblait au foin après l'orage. Le doux froissement du papier à rouler. Le frottement de l'allumette, qu'elle grattait parfois contre la peau de lézard de sa jambe, pour t'impressionner. Tu te souviens de ce rituel. Sa bouche était trop sèche pour lécher le papier, alors elle te demandait de le faire, les morceaux de tabac collaient à ta langue comme des pattes d'insecte lorsque tu mouillais les bords. Elle t'a dit que c'était un échange. Ta salive contre ses histoires. Des histoires du Vieux Pays, de royaumes en ruine, de trahisons tragiques et d'arbres antiques qui buvaient le sang des renards assez fous pour se coucher au milieu de leurs racines acérées, toutes les histoires qui pouvaient être racontées en l'espace d'une cigarette qui se consumait rapidement. « Tout était si différent à l'époque », commençait-elle, et tu regardais le papier s'enrouler puis brûler entre ses doigts tandis qu'elle décrivait les cent loups qui chassaient le soleil en fuite, et la puissante épée Jidero, si fine qu'elle pouvait couper l'espace entre deux secondes. Ses mots se sont mariés pour toujours au musc de sa cigarette et à son rire perçant ; à tel point que chaque fois que tu penses à cet endroit, cet endroit lointain dans l'espace et dans le temps, tu ne peux pas t'empêcher de penser à la fumée et à la mort.

*Quand l'a-t-elle parlé du Théâtre inversé  
pour la première fois ?*

Tu avais quelque chose comme treize ans ; à cet âge, elle semblait souvent effrayée par toi, offensée même, les lèvres retroussées dès que tu entrais dans la pièce, comme si un importun venait de la croiser dans la rue. Tu pensais que son dégoût était dû à ton odeur corporelle, à ta peau grasse, à ta timidité, mais en vérité, elle était juste surprise par la rapidité avec laquelle le temps avait passé. Ta jeunesse la blessait. Ça lui donnait envie à la fois de te protéger et de te mettre à la porte.

« Assieds-toi, disait-elle, quand elle te voyait passer dans la cuisine. Écoute. J'ai une histoire à raconter. »

La nuit chaude, balayée par la brise, entrait par la fenêtre ouverte, jouant avec les rideaux et la fumée des doigts de ta *lola*, tandis qu'elle te parlait du théâtre qui se trouvait entre les mondes.

« Autrefois, la Lune et l'Eau étaient amoureuses. » Elle s'est attardée sur ce mot, amoureuses, tout comme la fumée s'est attardée dans l'air. « Tu peux facilement imaginer que ce n'était pas la plus commode des liaisons. La première était piégée dans les cieux, la seconde sur la terre. La première était la tranquillité même, la seconde n'était faite que de vagues et de tempêtes. Mais elles furent heureuses pendant un temps. La Lune baignait l'Eau dans son rayonnement, et l'Eau dansait, dans ses flux et ses reflux, à la suggestion de la Lune. Et bien qu'elles occupent des sphères différentes, elles étaient capables de se rendre visite par des moyens moins directs, car il n'y a aucune barrière dans cette vie que l'amour ne puisse surmonter. L'Eau envoyait vers le ciel des nuages d'orage dodus, gonflés de son essence, de sa brume fraîche et de son souffle salé, qui embrassaient la surface sèche et craquelée de la Lune. Et la Lune, lorsqu'elle souhaitait rendre visite à l'Eau, projetait son reflet à sa surface, et dans le Monde inversé qui se trouve suspendu sous le nôtre, dans le verre et l'eau tranquille, elles se rencontraient, dansaient et faisaient l'amour. » Ta *lola* a fait une pause et t'a regardé fixement entre les volutes de fumée, en étudiant ton expression. Il fut un temps où tu étais

dégoûté par la moindre allusion à l'intimité dans ses histoires, mais pas cette fois-ci ; cette fois-ci tu es resté assis, attentif – un signe de maturité qui l'a autant encouragée que déprimée. « Quoi qu'il en soit, a-t-elle repris après une inspiration rauque. C'est dans ce monde de reflets qu'on a construit le théâtre qui est au centre de notre histoire.

« La Lune et l'Eau, divinités patronnesses des artistes et des danseurs, aimaient toutes deux la scène, et c'est pourquoi elles ont créé la leur : une pagode si haute qu'elle traverse les anneaux célestes, à l'intérieur de laquelle se déroulaient les spectacles des siècles. Le récit d'histoires au-delà de mon savoir. » Elle a toussé. « Même après que la Lune et l'Eau se sont séparées, le théâtre est resté, dirigé par leur enfant chérie, un être d'une immense beauté qui invitait même les mortels comme nous à venir visiter leur arène. » Tu lui as demandé comment les mortels pouvaient atteindre un tel endroit.

« Par les rêves, a-t-elle répondu, le mégot de cigarette dans sa main. Un sommeil profond, dans des eaux plus profondes que celles dans lesquelles ton esprit rêveur a jamais nagé auparavant. C'est tout. Des rêves, et de la chance. Et quand tu arrives, on te narre un conte du Vieux Pays ; le bon conte au bon moment. Et quand tu repars – quand ton corps sort de ce profond sommeil –, tu te sens satisfait, entier, bien que tu ne te souviennes pas pourquoi, le souvenir de ta visite est oublié, il a glissé de ton esprit comme de l'eau savonneuse, comme tout bon rêve le fait quand on essaie de s'en souvenir. Tu essaieras de t'en souvenir. Tu feras beaucoup d'efforts. »

Elle a souri, mélancolique. « Mais tu n'y arriveras pas. » Ta *lola* a commencé à rouler une autre cigarette.

« Peut-être qu'avant la fin, a-t-elle ajouté, je me souviendrai enfin de mon propre passage là-bas. »

Il y a eu des rires dans l'autre pièce. Pendant que ta *lola* s'occupait de sa cigarette, tu t'es penché en arrière sur ta chaise, pour mieux voir tes frères, qui écoutaient la radio dans le salon. Tous les neuf, entassés autour du poste comme des chats errants dans une boucherie, une jambe sur le bras du canapé, une tête sur le côté de la causeuse, un menton appuyé sur les poings, accoudés

à la table basse, tandis que le feuilleton hebdomadaire approchait de son point culminant – *les hommes de l'inquisiteur pointant leurs fusils sur les fenêtres de l'église, prêts à tuer le capitaine Domingo, se demandant, tandis qu'ils visaient leur cible, pourquoi ce chacal osait sourire à l'heure de sa mort – la raison devenant claire au moment où le bon capitaine révèle le détonateur caché dans sa main gantée tout en leur lançant une œillade* –, et, en regardant tes frères, tu te sentais à la fois jaloux de ne pas être assis avec eux et heureux d'être séparé d'eux. Tu les voyais tous depuis ta chaise dans la cuisine. Tu pouvais les tenir dans tes yeux et les y garder.

« Nous pouvons être tentés d'y retourner, a dit ta *lola*, ses grands yeux humides tournés vers la fenêtre, mais nous n'avons droit qu'à une seule représentation. Une unique invitation. Alors ne la gaspille pas. Si tu ne dois retenir qu'une chose, c'est celle-là. »

L'air de la nuit entraînait par la petite fenêtre de la cuisine. Le klaxon d'une vieille voiture retentit dans la rue. Ton père allait bientôt rentrer à la maison, une lourde journée sur ses épaules. *Personne ne m'a laissé de temps*. La table devait encore être dressée. Mais ta *lola* ne se souciait pas du temps. Ses gestes étaient graves et paisibles. « Tu ne sauras pas que le Théâtre inversé t'a appelé avant d'y être déjà, disait-elle en laissant la cigarette brûler et les années brûler avec elle. C'est un endroit que tu ne peux pas prévoir. » Les volets ont tremblé sous la brise côtière. « Et quand tu arrives en plein rêve et à l'improviste dans cet amphithéâtre, la meilleure chose que tu puisses faire est de t'asseoir, de regarder et d'écouter, car tu n'es pas là par hasard. »

Elle a tiré sur le tube de papier, son extrémité était maintenant une rose orangée. La cigarette était presque terminée. Tes frères se sont éparpillés quand la porte d'entrée s'est ouverte et que ton père et le monde extérieur ont déboulé – ta *lola* a saisi ton poignet, avant que tu puisses aller à leur rencontre.

« Cette histoire est pour toi », a-t-elle dit.

Le tabac brûlait dans ses poumons.

« Alors, laisse faire le corps qui rêve. »

## *Elle a expiré.*

Et la fumée, soufflée depuis l'obscurité, t'enveloppe, jusqu'à ce que tu ne puisses plus voir que les volutes de substance grise tourbillonnant autour de toi, l'épais brouillard qui semble te soulever, te bercer, te porter doucement vers le bas jusqu'à ce que tu atterrisses sur une surface lisse et dure, et la fumée se dissipe, le souvenir de ta *lola* dans la cuisine s'effaçant comme le jour face au crépuscule, et tu te retrouves à l'endroit même dont elle t'avait parlé tant d'années auparavant.

## *Bienvenue au Théâtre inversé.*

Tu émerges de la fumée et tu la vois : l'imposante pagode, sur un lac tranquille, la nuit, son reflet dans l'eau est parfait, ses multiples étages s'élèvent au-dessus de toi et, dans le reflet des eaux, retombent inlassablement en cascades. Des lanternes pendent de ses avant-toits courbés comme des boucles d'oreilles, éclairant sa façade ornementée dans l'obscurité du ciel tapissé de noir. La structure se dresse devant toi, un empilement infini de balcons, chacun peint d'une couleur différente. Du haut d'un balcon violet, un héraut se penche et annonce que le spectacle va bientôt commencer, qu'il faut maintenant entrer et prendre place.

Un chemin de pierres t'invite à traverser les eaux sombres. Tu ne marches pas seul. Tu marches au cœur d'une rivière d'autres ombres qui rêvent. Leurs pensées vont et viennent comme des signaux radio. Elles pensent à leur travail. À leurs amours perdues. Aux heures gaspillées dans des pièces sombrement éclairées par des bougies de suif en train de s'éteindre. *Je tenais les comptes d'un fou. Je savais que j'avais besoin d'un nouveau travail, mais je ne pouvais pas me permettre de période d'inactivité – qui peut se permettre une période d'inactivité ?* Tu en comprends certaines, d'autres te dépassent. Elles parlent dans des langues que tu ne connais pas, ou en des termes qui, hors contexte, ne veulent rien dire. *Je descendais le fil des étoiles, j'étais au milieu de ma troisième trame, qui s'agitait rapidement dans mon gant de dormeur, lorsque*

*mon moi rêveur a été amené ici, sur la rive de ce lac sombre.* Des ombres de gens de tous les mondes et de tous les temps. Sans visage, flous, bruyants. Et tandis que tu traverses ce lac, leur vacarme t'atteint d'un seul coup et te submerge, résonnant comme rien de moins que le rugissement d'un vaste océan – un bourdonnement collectif, expiré par la bouche de milliers de personnes, indistinct et infini. Un infini au sein duquel tu es désormais assis.

### *Huitième rang, plein centre.*

Tu clignes des yeux et tu es là, dans cet amphithéâtre aux multiples travées, aux rideaux luxueux et au plancher de bois noir. Le théâtre a été conçu dans le style d'une époque révolue et presque oubliée. Tu es assis sur un banc qui t'a été réservé. Tu savais que c'était ton siège avant même de poser les yeux sur lui. Tu y as été appelé. Certain de ta destination.

Tu es moins certain du reste. Alors que les autres trouvent leur siège et que les préposés courent dans les allées, des bougies allumées flottant derrière eux, la grande ombre assise à côté de toi se penche et te demande d'où tu viens.

Tu ne sais que répondre.

Le corps baigné de clair de lune vient à ton secours. D'un léger coup d'orteil, il déroule le parchemin de l'histoire de ton peuple, cet orteil longe les batailles et les traités, les exils et les retrouvailles, jusqu'à ce qu'il te trouve ici : au temps des trains et des bateaux à vapeur, au temps où les radios cathédrales crépitaient depuis les fenêtres ouvertes de la ville portuaire où tu vivais.

Il y a une guerre, dis-tu à l'ombre.

L'ombre acquiesce sombrement.

Tu viens d'un temps d'affiches et de propagande. D'un temps où les nouvelles de l'effort de guerre flottent sur les murs peints des ruelles tortueuses. Les vues de l'océan baigné de soleil et de sel sont parasitées par les silhouettes des navires militaires dans le bleu du lointain. Les soldats blessés arrivent parfois en ville par bateau. La guerre est partout, mais si tu étais réveillé ce soir – cette nuit – maintenant – et que tu tournais le bouton de ta

radio, tu n'entendrais pas la voix statique d'un homme rusé partageant les nouvelles du front, mais plutôt les douces mélodies de Dorrado « Chilo » Semina, dont la voix a capturé le cœur de la plupart des auditeurs en mal d'amour à travers le Continent unifié – hélas ! Demain matin, à ton réveil, tu devras mentir à tes compatriotes lorsqu'ils te demanderont si tu es resté debout pour écouter son nouveau tube, et tu devras faire semblant de chanter en même temps qu'eux leur refrain ravi, en prononçant des mots que tu n'as honteusement pas encore mémorisés, parce qu'ici et maintenant, alors que les habitants de ta ville se pâment devant le signal pop, ton corps dort profondément dans une chambre que toi et tes neuf frères partagiez autrefois.

C'est toi. L'enfant d'un marchand. Mais un parmi tant d'autres. L'âge que tu as en dehors de ce rêve n'a aucune importance ; dans ce théâtre, tu es tel que tu te sens – un jeune, au plus profond de son adolescence, et, comme tous les jeunes, solitaire à sa manière. Tu as peur de ton père et tu es harcelé par ta *lola*, qui ne se soucie pas des développements de ton corps ni de tes intérêts vagabonds, qui préfère inhaler la fumée d'une cigarette froissée et t'expliquer le pays d'où vient ta famille et les histoires qui ont voyagé avec elle. « On ne peut pas se préparer au Théâtre inversé, disait-elle. Il t'accueille quand il le décide. »

Tu dis tout cela à l'ombre, qui hoche la tête, satisfaite, avant de se détourner pour vaquer à d'autres occupations. Tu songes que tu devrais peut-être lui demander d'où elle vient, mais l'ombre semble en avoir fini avec toi, alors, à la place, tu regardes le Théâtre inversé avec une expression perdue, ta crainte de ce qui t'entoure mêlée à une profonde nostalgie et à une confusion sans issue, alors que tu essaies de deviner la raison pour laquelle tu as été convoqué ici.

« Il y a toujours une raison. »

Tu commences à soupçonner que cela pourrait avoir un rapport avec l'objet que tu réalises seulement maintenant tenir dans tes mains.

### *Cette lance.*

Tu la connais bien : sa teinte rouge sang, son gland écarlate étouffant sa pointe étincelante et mortelle, ses étranges rainures et gravures parcourant toute la longueur de l'arme selon des motifs ésotériques. D'aussi loin que tu te souviennes, cette arme a été consciencieusement accrochée sur la cheminée du salon, ignorée par tous les habitants de la maison, faisant partie du décor, trop chère, trop ancienne et trop inutile pour qu'on s'en serve. Toi et tes frères, quand vous étiez très jeunes, avez un jour subi toutes les foudres de l'enfer pour avoir joué avec dans la cour. Une des gouvernantes en a informé ton père, et ton père, qui ne t'a jamais frappé, mais qui connaissait d'autres moyens de te faire sentir tout petit, vous a convoqué toi et tes frères, un par un, dans son bureau, et tu n'as plus jamais touché l'arme, ni même regardée, ce qui explique le frisson d'interdit que tu ressens en la tenant maintenant, qu'il s'agisse de la vraie arme ou simplement d'un rêve de cette arme.

« Elle a parcouru un long chemin avant d'arriver ici, aimait à dire ta *lola*, et elle doit encore aller plus loin. »

Tu remarques que les autres membres du public, les autres ombres, jettent des regards furtifs sur ton arme. *Nous nous demandons pourquoi cette ombre est armée.* Et elles se demandent pourquoi l'arme leur paraît si familière. Et pourquoi tu l'as apportée dans ce lieu sacré. Et si tu as l'intention de l'utiliser.

Mais ces questions devront attendre.

### *Car le spectacle commence.*

La représentation à laquelle tu as été appelé à assister. Tu entends le battement d'un tambour. Une baguette de bois poli frappant une peau tendue et huilée. Un bruit sourd. Le tambour frappe dans cet espace sombre. *Boum.* Il te frappe, juste là, au milieu de la poitrine. Le tambour. *Cela nous a fait frissonner de l'entendre.* Tu écoutes les battements de cœur de ce bâtiment. *Boum.* Le souffle houleux et anticipé des gens autour de toi.

*Boum.* Et tu baisses la lance familiale, tu la laisses reposer en biais contre ton côté, oubliée pour l'instant, tandis que toi et les autres membres du public vous tournez tous vers la scène, sans relâcher votre souffle, vos yeux aveugles regardant les rideaux qui commencent à se soulever lentement et silencieusement dans les chevrons, révélant, telles des ailes qui se déploient, la scène.

*Boum.*

Le corps baigné de clair de lune se tient devant vous. Et bien que ce soit votre première rencontre, vous reconnaissez tous ce corps immédiatement. *Nous avons vu les portraits, les statues, les frises.* Les représentations d'une silhouette au dos large et aux hanches étroites, la peau de la couleur d'un ciel d'été bleu, les yeux brillants comme la lumière sur l'argent. Vous avez vu les rêves qu'ont faits les artistes de ce corps baigné de clair de lune, avec ses cheveux verts qui se balancent comme sous l'eau, et en voyant ce corps maintenant, s'inclinant à la tête de la scène, vous réalisez que tous les rêves de sa beauté étaient vrais. Quelque part dans ta mémoire, ta *lola* soupire, avec nostalgie, en regardant par la petite fenêtre de la cuisine le remous de la nuit remplie d'étoiles. « Et si un jour tu te retrouves assis dans ce théâtre, suffisamment chanceux pour voir ces rideaux se lever, c'est l'enfant de la Lune et de l'Eau qui t'accueillera. Cette créature née de la danse entre la lune décroissante et la marée descendante, jouant à présent son rôle d'interprète éternel de la mer endormie. À jamais imprégnée de la force et de la grâce du plus accompli des danseurs. »

Elle sourit.

« Un merveilleux corps baigné de clair de lune. »

Et tu regardes le corps baigné de clair de lune avec surprise, tandis qu'il inspire si profondément par le nez que son ventre se distend, enceint de vent. Les pieds de ce corps s'appuient sur les planches de la scène, avant de relâcher en une longue expiration tout ce qu'il a absorbé, le souffle de ses lèvres pincées éteignant tous les braseros de ce théâtre, transformant le feu en fumée jusqu'à ce que la salle se prononce pour l'obscurité et que tout ce qui reste visible à tes yeux soit le dernier des braseros allumés sur scène – tes pupilles se rétrécissent sur cette flamme ancienne et rageuse, tandis que le corps baigné de clair de lune

se tient devant elle et, tel un magicien dans une fontaine impie, fait apparaître de son foyer crépitant les voix des anciens et des morts, *notre histoire bientôt racontée, l'histoire de cette semaine de sang, de cette semaine de chaos*, et la rumeur des chuchotements remplit le théâtre, car certaines histoires sont trop vastes pour être racontées par une seule voix.

*C'est l'histoire de ton pays  
et de la lance qui l'a transpercé.*

Tu entends une charge de chevaux déferlant d'une colline lointaine tandis que les danseurs envahissent maintenant la scène, leurs pas telle une syncope chaotique. Les flammes bondissent, les murs s'embrasent d'ombres et de lumières, et dans ce théâtre qui rêve, tu jurerais que tu vois la scène telle qu'elle est, alors que les mouvements du corps baigné de clair de lune et ceux des danseurs sculptent dans l'air cette terre lointaine et ancienne – un lieu que tu ne connaissais autrefois que par les descriptions de ta *lola*, et qui surgit maintenant à la racine de ton toi, comme s'il avait toujours été là. Les vallées profondes et les vieilles forêts, les montagnes noires vertigineuses qui découpent les nuages, et les tapis de brume qui s'élèvent des ravins entre les falaises abruptes. *C'est le pays où nous vivions et où nous mourions*. Le Vieux Pays, comme l'appelait ta *lola*, mais il portait aussi d'autres noms. Des noms gravés dans des runes et tissés dans des langues depuis longtemps oubliées. Ce soir, c'est le Pays de la Nuit sans Lune. Ce soir, c'est le pays qui sue sous l'Été sans Fin – et alors que les feux du théâtre font rage, tu sens le soleil aveuglant sur ton dos. Tu sens l'herbe desséchée. Tu vois les ruisseaux morts et les doigts recroquevillés des cadavres au bord de la route, épais de mouches qui se dispersent à l'approche des cavaliers galopant impudemment devant ce paysage aride, portant la bannière de leur Empereur.

C'est ici que notre histoire commence, avec une bande de guerriers procédant à une inspection royale du pays, les pieds des danseurs martelant les planches de la scène comme le ferait une

brigade de redoutables cavaliers sur un sol battu par la poussière, et tu vois clairement le cavalier à la tête de cette charge royale – un homme qui lève son visage rieur vers le ciel et respire profondément les odeurs du pays, son droit de naissance, tandis qu'il mène ses fils guerriers vers l'ouest.

« Écoute », dirait ta *lola* en allumant sa cigarette.

*Écoute*, dit le corps baigné de clair de lune, tandis que le soleil ensanglanté s'élève dans le ciel parcheminé au son du fracas des tambours.

### *Écoute la Brigade du Paon rouge.*

Le son du tonnerre lointain, dans le jour clair et sans nuage. Le tonnerre entre la douleur des collines ondulant dans le lointain et l'éclat vert des forêts. Le tonnerre qui effraie les animaux dans leurs terriers. Les gens tournent leurs oreilles inquiètes vers le ciel. On les entend avant de les voir. La royale cavalcade du tonnerre.

Les villageois déposent leurs faux et retournent leurs auges quand les cailloux se mettent à danser et les avant-toits de terre cuite à trembler. Les enfants se serrent les coudes quand les chevaux, au nombre de vingt, atteignent le sommet de la colline voisine, leurs cavaliers vêtus de rouge, une plaie dans l'horizon du midi. Des guerriers vicieux, sans pitié, au visage tatoué de leur nom, aux joues acérées et aux yeux affamés, encadrés de becs et de plumes rouges ; un spectacle redouté par tout voyageur avisé, par quiconque entendait les histoires, car, de toutes les nombreuses brigades, bandes et équipages qui hantaient les vallées à cette époque, les Paons rouges étaient les plus mortels et ils étaient dirigés par l'un des princes du Trône, un homme qui avait bien mérité son titre de Première Terreur.

Dans tout le pays, le peuple se rassemblait en rangs serrés pour les accueillir. C'était la veille du Saint Pèlerinage de l'Empereur, et la brigade était chargée du devoir sacré de préparer le pays pour l'arrivée de Son Souriant Soleil.

Ils le faisaient avec grand plaisir.

« Bientôt, disait la Première Terreur aux tisserands et aux carriers, aux pêcheurs et aux agriculteurs, dans quelques jours seulement, Il arrivera et, dans Sa grande générosité, Il vous rendra visite à tous au cours des cinq jours de Son voyage vers la côte est. Vous Lui présenterez les plus belles offrandes de votre artisanat ou de votre récolte. Vos perles de riz, vos poissons frais salés. Vos tapisseries les plus riches. L'esprit de votre dur labeur. Il emportera ces offrandes avec Lui, et les chérira, quand Il débarquera pour visiter nos colonies à travers la Grande Mer Sans Fin. Sa visite, le plus grand honneur de votre vie. Plus tard, vous la rappellerez à vos enfants rassemblés à votre chevet. Gaspillez ce moment à vos risques et périls. » Pendant ces discours, les Paons claquaient les portes, fouillaient les armoires et défonçaient les lattes des planchers, à la recherche de preuves de dissidence. Les poulets étaient chassés des poulaillers. Des couteaux aiguisés déchiraient les sacs de grain et les draps. Les gens écoutaient le saccage de leurs maisons, *mais nous n'osions pas nous retourner pour regarder, car nous savions tous ce qu'il en coûtait de se détourner d'un prince*. « Lorsque Sa caravane passera par ici, vous entendrez un tambour annonçant Son arrivée. Vous vous alignerez, ainsi, à l'entrée de votre village, face à la route ; chaque homme, femme et enfant. Et vous vous inclinerez. Vous vous inclinerez bas, afin qu'Il ne puisse voir votre visage. Chaque tête qui ne s'inclinera pas devant notre Soleil Souriant sera ajoutée à notre collection », déclarait-il en désignant les sacs en tissu couverts de mouches qui pendaient aux selles des chevaux, un tissu noir de sang séché.

Dans un des villages, il y eut un grand remue-ménage, une fillette en pleurs traînée hors d'une petite maison.

« Ce rat se cachait sous le plancher, Père ! » cria le Paon.

Les villageois ont tous ensemble retenu leur souffle. *Et nous avons regardé les parents de la fillette, qui, en gâtant trop cette enfant, nous avaient tous condamnés*. Les pieds nus de la fillette ont labouré la terre chaude alors qu'elle était traînée devant le prince pour être jugée.

Un de ses parents s'est battu contre ceux qui la retenaient.

« Elle a eu peur ! a crié la mère. Pardonnez-nous ! Elle a eu peur ! »

Le père silencieux, la tête baissée.

Les doigts de la Première Terreur tambourinaient contre sa poitrine. Il releva la jeune fille tremblante, *puis la regarda dans les yeux, et nous sentîmes le vent se lever et nous fouetter, et nous étions certains que notre fin était venue, que le prince ne pardonnerait pas cette offense et que nous serions tous jetés dans la fosse de Joyrock. Que nous ayons été épargnés ce jour-là fut une chance ineffable.* Quel sentiment de grâce poussa la Terreur à renvoyer doucement la fillette dans la foule, dans les bras agités de convulsions de ses parents, cela resterait à jamais un mystère pour eux. Le vent surnaturel se calma. Un léger sourire sur ses lèvres. « Qu'il ne soit pas dit que le Trône est sans pitié, déclara-t-il. Mais le jour de l'arrivée de Sa caravane, si quelqu'un transgresse son rang, ne vous attendez pas à pareille clémence. »

*Et ils partirent.* Les chevaux s'étaient cabrés peu après que la Terreur eut terminé son discours et les gens se sont dispersés dans un silence stupéfait, quelques-uns toussant à cause de la poussière soulevée par la bousculade. La mère serrait sa fille contre sa poitrine tandis que le père les regardait, impuissant, lui qui avait considéré sa fille comme morte. *Jamais ma femme ne m'a laissé oublier la honte de ce jour. Et jamais plus je ne pus regarder ma fille dans les yeux.*

*Et jamais nous n'avons compris pourquoi nous avons été épargnés.*

La raison était simple. C'était la même raison pour laquelle la Première Terreur était de si bonne humeur au cours de ces semaines d'inspection, malgré l'ennui de ses tâches. C'était la raison pour laquelle il éperonnait son cheval à un rythme effréné, impatient de rentrer au Palais sans délai ni incident. Une raison qui lui était apparue clairement lorsqu'il avait regardé dans les yeux de cette petite fille et qu'il avait constaté qu'ils étaient de la même couleur que ceux de son fils bien-aimé.

### *Les yeux de Jun.*

« Depuis six mois, je suis privé de sa compagnie. Il sert le Trône avec fierté, je le reconnais. Et je reconnais l'importance de

sa mission. Mais je ne peux m'empêcher de souhaiter qu'il n'ait pas à accomplir son devoir. Qu'il soit à mes côtés aujourd'hui. C'est une vraie pénitence d'attendre qu'il nous soit rendu. »

Le commandant de la Porte du Blaireau, un petit homme doté d'une touffe de poils sur le menton, versa du thé pour la Terreur, comme le voulait le protocole, *faisant tout mon possible pour ne pas montrer le tremblement de mes mains ; tout mon possible pour ne pas me souiller.*

« Vous êtes un père attentionné, a-t-il dit avec un sourire de serviteur, en posant la tasse de thé récurée jusqu'au polissage devant le prince de sang royal. Puissent tous les fils de ce pays recevoir la bénédiction d'être élevés par un parent tel que vous. »

Des propos lénifiants, certes, mais vrais. La Première Terreur pleurait avec ses fils et riait avec eux, *et en retour, nous lui donnions notre dévotion indéfectible, chevauchant avec lui jusqu'aux confins du pays, tuant tous ceux qui devaient être tués.* Mais il avait un préféré. Et il n'hésitait pas à dire qui était ce préféré.

« À Jun, lança le commandant en levant sa coupe, espérant faire plaisir à son invité, une tactique sociale qui fonctionna à merveille, la Terreur trinquant avec des yeux humides.

— À Jun. »

À Jun Ossa, le vingt-cinquième Paon, qui gardait depuis six mois la légendaire Porte des Loups, sous les montagnes du Palais, unique protecteur de l'Impératrice.

Son père s'essuya les yeux, ému par cette scène imaginée : les six mois de garde de Jun, passés seul dans le froid et l'obscurité de cette profonde caverne de montagne, sans rien d'autre que son épée, ses pensées et une porte verrouillée pour le protéger et lui tenir compagnie. Cette image pesa sur lui le reste de la journée, jusqu'à ce que, plus tard, au camp, ses autres fils posent leurs mains sur lui pour le réconforter, *et nous lui avons dit que ce ne serait plus très long maintenant,* le prince souriant alors à ses garçons, empli de reconnaissance pour eux tous.

Les chevaux éperonnés, ils se dirigèrent vers l'ouest et achevèrent leur mission, sans ménagement pour ceux qu'ils croisaient, l'esprit de la Terreur partagé entre son devoir et sa famille. Tandis qu'il effectuait ses inspections, qu'il feuilletait des registres mal

tenus et interrogeait un défilé sans fin de commandants en sueur, il pensait à son fils. À Jun, la Lame Excellente, qui avait tranché sa première gorge à l'âge de huit ans. À Jun, l'Ombre Rouge, qui, seul, après leur pillage des coffres sacrés de dame Panjet, avait débusqué dans les forêts sauvages les Dorogos, ce tristement célèbre clan de brigands. Aucun d'entre eux n'avait eu conscience d'être traqué cette nuit-là, pas même lorsqu'ils avaient été saignés à blanc dans l'obscurité, un par un, au cours de leurs célébrations prématurées. Jun, le Porteur de Torches, qui avait incendié des hectares de champs de céréales à la recherche de ces chiens de traîtres qui avaient tendu une embuscade aux patrouilles de la route des Cygnes. *De nos maisons, nous avons regardé nos récoltes brûler et les hommes que nous cachions brûler avec elles, tandis que ce petit démon lançait ses torches.* Jun aux Nombreux Titres, honneurs qui lui avaient été octroyés par son père.

« Je me souviens de la dernière fois que je suis passé par ici, dit-il à une foule silencieuse de sentinelles assemblées à la Porte de l'Aigle, il y a quelques saisons... Mon fils Jun avait constaté un niveau inacceptable d'indolence parmi vos sentinelles. Un réfectoire en désordre, une caserne mal tenue. Jun est très doué pour juger ce genre de choses. Il vous a reproché à juste titre votre manque de discipline, et, à l'époque, vous aviez promis de resserrer les fils lâches de votre commandement. Nous vous avons cru. » Tout en prononçant ces mots, son doigt courait le long du mur de la caserne, révélant aux créatures en sueur qui attendaient son jugement une traînée de crasse et de poussière. Il n'eut pas besoin de dire quoi que ce soit. Les sentinelles et même leur commandant tombèrent à genoux et polirent chaque centimètre carré de la caserne, et il sourit, car même si l'Empereur ne se souciait pas de poussière, et encore moins de la voir, il était bon de constater que le peuple était toujours sous contrôle, même si la Faction populaire ne cessait de se renforcer.

C'est ainsi qu'il a parcouru la dernière étape menant à la capitale, apportant à son père la nouvelle que le pays était entretenu et apprivoisé pour son voyage, et se réjouissant des retrouvailles tant attendues avec son fils chéri. Le soleil a surgi de derrière

un nuage sombre. Les montagnes de l'Ouest, connues sous le nom de Mâchoires, s'élevaient toujours plus haut à sa rencontre. Et la Première Terreur hurla au ciel, et ses Paons hurlèrent avec lui, lorsque les portes de la ville s'ouvrirent à leur arrivée. Mais, quel que fût le retour triomphal auquel la Terreur s'attendait en parcourant les routes escarpées de la Cité-Palais, ses attentes ne furent pas satisfaites, l'ambiance était silencieuse et tendue. Les gardes postés le long de la route de montagne faisaient preuve d'une vigilance inhabituelle, préoccupés au point de ne même pas remarquer les sacs de têtes tranchées que les Paons avaient rapportés ce jour-là. *Nous étions moins inquiets de ceux qui montaient que de ceux qui descendaient : il y avait un traître parmi nous, qui préparait sa fuite.*

La Terreur renifla l'air glacé des sommets. Il y décela un effluve aigre, semblable à celui des citrons pourris, et sut que son père était de mauvaise humeur.

Lorsqu'ils eurent gravi la dernière pente, l'un des généraux de service chevaucha à leur rencontre, et c'est de lui que le prince apprit pourquoi l'humeur des Mâchoires était si sombre. Le général portait le masque peint d'un sanglier avec des défenses, car la coutume à la cour était de se couvrir entièrement le visage en présence de l'Empereur. Les yeux du sanglier étaient écarquillés et paniqués, tandis que, à bout de souffle, il leur expliquait quelle était la situation.

Voici l'histoire de la fin du Trône de la Lune. Et c'est ici qu'elle commence.

### *Avec le vol d'un oiseau.*

C'est arrivé, dit le général, avant le lever du soleil, alors que même les gardes d'aube de la tour de guet n'avaient pas encore pris leur quart. Quelqu'un s'était introduit dans Ses appartements royaux – une impossibilité – et avait volé l'oiseau de compagnie de l'Empereur, directement dans sa cage en séquoia. Et l'Empereur ne prenait pas bien cette intrusion.

« Aucun de nous ne peut l'approcher, déclara le général de service. Il refuse de parler du pèlerinage de demain tant que l'oiseau n'aura pas été retrouvé et le coupable puni à sa juste mesure.

— A-t-il fait avancer les ponts ? demanda la Terreur.

— Il l'a fait, monseigneur. »

La Terreur se frotta les yeux.

*Avec du fil rouge, la lola a créé la figure  
du berceau du chat entre ses doigts.*

« D'un sommet à l'autre, les pagodes du Palais se dressaient sur les hauteurs des montagnes de l'Ouest », a-t-elle dit. Ses doigts se sont refermés puis ouverts à nouveau, le motif du fil s'est modifié. « Une douzaine de ponts de pierre finement taillée enjambaient ces sommets, reliant ces pagodes en une toile merveilleuse. Des ponts qui tournaient sur des axes géants, comme les aiguilles d'une horloge. Par le caprice de l'Empereur, et le pouvoir de Ses dons divins, les ponts se déplaçaient, et la disposition du Palais changeait. » Ses doigts se refermaient et se rouvraient sans cesse, le motif du fil renaissant chaque fois, les connexions se déplaçant. Tu lui as demandé à quoi servaient les ponts mobiles au sommet des montagnes. « La défense, a-t-elle dit. Tant que dura la lignée royale, il y eut des tentatives d'assassinat et d'infiltration. En cas d'urgence, l'Empereur pouvait ordonner que ces ponts soient orientés comme Il le souhaitait. Il pouvait, en un instant, isoler Ses appartements royaux du monde entier, et piéger Ses ennemis sur les sommets déconnectés. »

Elle regardait de l'autre côté de la cour, en direction du couloir percé de fenêtres dans lequel ton père avançait.

« C'est le dernier des Empereurs qui a le plus tiré parti de ces ponts. On dit qu'Il a changé leur orientation plus souvent qu'aucun de Ses prédécesseurs. Et tu sais pourquoi ? » Quand tu as secoué la tête, elle a dit, dans un murmure presque joyeux : « Parce qu'Il avait peur. » Quelque part, tu as entendu une porte se fermer. Une voiture, vrombissant à la vie. Alors que ton père s'éloignait, le fil rouge s'est détaché des doigts flasques de ta *lola*

pour atterrir dans ta paume, et elle a refermé tes doigts dessus.  
« Il avait peur de la mort. »

« Tous les ponts sont déconnectés, annonça le général. Les appartements royaux sont inaccessibles, et la moitié de nos ouvriers sont bloqués sur les autres pagodes, sans possibilité de retour.

— Ce n'est pas possible, dit aimablement la Terreur au général. Nous partons demain. Nous n'avons pas le temps de piquer une colère. » Il sourit. « J'espère donc que vous me présentez non seulement un problème mais également une solution. »

Après un moment d'hésitation, le général acquiesça. *Je sentais l'odeur des têtes pourries qui pendaient aux selles des montures de ses fils. Derrière mon masque, mes yeux pleuraient.* « Oui, mon prince. Il y a une solution. Et avec votre permission, nous allons la mettre en œuvre. »

La permission fut donnée. Il s'agissait d'assurer à l'Empereur que justice avait été rendue. Dans l'heure qui suivit, la Première Terreur présida un tribunal en compagnie d'autres puissants seigneurs, entourant un homme qu'ils avaient désigné coupable, avec l'espoir qu'une fois que quelqu'un, n'importe qui, serait puni, la colère de l'Empereur s'apaiserait et les ponts retrouveraient leur place.

*Et c'est moi qu'ils avaient choisi.* L'accusé se tenait au milieu de la pièce, sur la chaire surélevée du pétitionnaire, comme un homme sur un radeau prêt à être poussé vers la mer. C'était un homme âgé, au corps voûté. Il portait le masque d'un gecko souriant. *Pendant trente-trois ans, j'ai lustré les vases de porcelaine et arrosé les lys crépusculaires dans les jardins suspendus. Je travaillais en silence, je m'occupais de mes propres affaires et, contrairement à mes collègues assistants, je ne me livrais à nulle rumeur ou spéculation sur le comportement de l'Empereur au cours des derniers mois. Pendant trente-trois ans, je me suis réveillé avant le premier chant du coq et je me suis endormi bien après que la dernière bougie se fut éteinte à Sa royale fenêtre. J'ai donné mon corps et mon âme au nettoyage diligent des draperies et à l'étalage de mets délicats sur des plateaux finement sculptés. J'ai renoncé à mes aspirations à l'amour ou au profit parce que mes parents m'avaient appris que rien n'était plus important*

*dans ce bas monde que la loyauté. Et puis... Et puis...* Les fausses accusations furent lues, dans un ordre froid et détaillé, par les cinq Sages assis à la longue table placée à l'autre bout de la pièce, tandis que, assise tout au fond, la Première Terreur ne leur prêtait guère attention, parlant tranquillement à un autre seigneur d'autres affaires d'État. L'homme était accusé de s'être impudemment faulilé dans le salon royal, d'avoir volé l'oiseau domestique de l'Empereur, et, par malice, d'avoir brisé le cou dudit oiseau domestique avant de le jeter par-dessus la balustrade dans le gouffre, empêchant ainsi quiconque de rendre le cadavre à son légitime propriétaire. Le premier des Sages théâtralisa ce moment. « Pendant trente-trois ans, tu as servi ce trône », cracha-t-il.

*Et puis, un jour, j'ai été détruit.* L'homme pleurait si fort que les seigneurs de la cour, mal à l'aise, se trémoussaient sur leur siège. *Et comment ne pas pleurer, alors que mes collègues assistants et les seigneurs que j'avais servis s'approchaient tour à tour des Sages pour leur fournir les preuves dont ils avaient besoin pour me condamner. Sur la tête de leurs lolas, ils jurèrent qu'ils ne m'avaient pas vu de la matinée. Que depuis trop longtemps je me plaignais de ma condition. Que j'avais un mobile.* Tout ce théâtre pour le seul bénéfice de la créature perchée sur la haute chaise.

Le regard de la tortue se posa sur la Première Terreur. « Le Soleil Souriant souhaite connaître vos pensées, ricana la créature démente. Au vu de toutes les preuves qui ont été présentées, de quel côté de la balance penche votre cœur ? »

La Terreur leva les yeux vers le substitut de son père, puis les baissa sur le chien mouillé d'un homme au centre de la pièce. *Trente-trois ans.* Et, sans plus de considération, il déclara : « Mon Soleil Souriant, cet homme est coupable. »

L'accusé s'effondra.

*Pour quoi ? ai-je demandé.*

*Pour quoi ?*

« Le Soleil Souriant souhaite vous faire savoir qu'Il se souvient de vous, dit la tortue à l'accusé. Pendant que Son propre père siégeait au tribunal, vous Lui donniez des bonbons en cachette de Sa nourrice. »

Le coupable en chaire dit que c'était vrai. *Je lui donnais des petits rouleaux de riz sucré, enveloppés dans une feuille de bananier huilée. C'était le fils de l'Empereur, mais c'était aussi un enfant qui s'ennuyait et se sentait seul.* « Je l'ai fait avec tant de plaisir, Mon Soleil Souriant ! cria-t-il.

— Ce qui rend encore plus méprisable le fait que ton cœur soit devenu si pervers. » La tortue se détourna. Elle laissa échapper un gloussement plaintif. « Puisses-tu trouver la paix dans la Mer dormante. »

Un garde dégaina sa lame. L'homme s'est levé – *j'aurais supplié, j'aurais offert n'importe quoi* –, ses mains se sont dressées pour enlever son masque, pour implorer la cour avec ses yeux pleins de larmes, mais son cri fut coupé net par sa soudaine et rapide décapitation.

Un filet de sang a balaféré le sol de bois noir. La tête s'est arrêtée de rouler à quelques pas des rangs des seigneurs. Le masque vide de gecko souriait à un homme qui pressait un mouchoir sur son nez, au bord de l'évanouissement. Et quand la fontaine rouge se tarit, le corps retomba mollement, les dernières bribes de vie s'échappant par le tressaillement de son index droit.

« Nous en avons terminé », dit la tortue.

Les seigneurs de la cour embrassèrent le sol de leurs fronts.

### ***Le Palais trembla.***

Tandis que les ponts se remettaient en place en grondant, le mort fut traîné par les pieds jusqu'à la porte ouverte, *mon corps jeté par-dessus la balustrade du pont, dans le gouffre sans nom, sans emblème ni prière*, tandis que la Terreur franchissait la travée qui menait aux appartements royaux, sans même attendre que le pont termine en gémissant sa rotation. À mi-chemin, il ajusta sur sa tête un masque de paon finement ciselé, car même les princes n'étaient pas exemptés de l'édit de l'Empereur, et il franchit les portes murmurantes du salon royal, prenant un moment pour retrouver sa patience, avant d'annoncer sa présence, sans obtenir de réponse.

Il s'excusa à haute voix et entra. Il prit note des tables basses cirées, des rouleaux de parchemin bien rangés dans leurs casiers en forme de diamant, des extravagants rideaux Induun sans la moindre trace de poussière ou de pli, pensant qu'on aurait du mal à croire à un cambriolage, si ce n'était la cage à oiseaux vide qui pendait inutilement dans le coin de la pièce.

« On n'est plus en sécurité nulle part, semble-t-il, dit une voix rauque. Pas même dans sa propre demeure. »

Magaam Ossa, Huitième Empereur du Trône de la Lune et Père des Trois Terreurs, boudait dans le noir, assis dans Son fauteuil préféré.

« C'est bon de vous voir, Père », dit la Terreur. Il s'agenouilla et pressa le bec de son masque sur la main squelettique de son père.

« Vraiment ? » demanda l'Empereur.

Il regarda Son fils de ses petits yeux sans vie, le défiant de répondre. Sa main, toujours blottie dans celle du prince, était couverte de veines épaisses, semblables à des serpents morts sur une rivière tranquille. La Terreur voulait à la fois écraser cette main faible et la bercer.

« Je sais que cette journée a été éprouvante, dit-il, mais je viens vous apporter de bonnes nouvelles concernant votre voyage de demain. Le peuple... »

La main de son père se déroba. Il regarda le Huitième Empereur, vêtu de Sa robe la plus noire, s'approcher de la fenêtre du balcon telle une veuve en deuil.

« J'ai été désolé d'apprendre pour votre oiseau, se risqua à dire la Terreur. J'ai été absent trop longtemps, on dirait. Je ne savais pas que vous aviez un nouvel animal de compagnie.

— Comment toi et les autres seigneurs avez-vous déterminé qui devait être décapité ? » demanda l'Empereur.

La Terreur a hésité.

« En découvrant le coupable, monseigneur.

— Je ne suis pas une mandoline. N'essaie pas de me jouer ta petite chanson. »

Un gloussement se fit entendre de l'autre bout de la pièce. Le prince jeta un coup d'œil à la petite tortue frétilante assise sur un

coussin surélevé près du bureau. La tortue le fixa d'un air de défi qui lui hérissa le poil. « Il a été choisi au hasard, admit la Terreur.

— De quelle manière ?

— Nous avons attribué un numéro aux préposés qui avaient visité votre appartement ces derniers jours. L'un des généraux a retourné un gobelet de dés. » Alors que l'Empereur gloussait sombrement à cette explication, le prince regarda son père en plissant imperceptiblement les yeux. « Vous saviez. Que l'homme était innocent. »

L'Empereur traversa le salon jusqu'à la cage à oiseaux vide. Il manipula le loquet, fermant et rouvrant la grille, et, tandis que la Terreur observait son père, qui paraissait beaucoup plus âgé qu'Il ne l'était il y a seulement quelques mois, il lui semblait tout à fait possible qu'il n'y ait jamais eu de vol, que le vieil homme avait simplement oublié de fermer la cage la nuit précédente et que Son oiseau se soit échappé tout seul, sans aide, par la fenêtre du balcon. *Que la seule raison pour laquelle j'ai été exécuté au tribunal était le fait qu'il fallait un sacrifice pour préserver Sa fierté.*

« Cela n'a aucune importance, en fait, dit l'Empereur en fermant la porte de la cage une bonne fois pour toutes. Maintenant. Parle-moi de mon pays. »

Ils prirent le thé ensemble. La Terreur le prépara. Il fit bouillir l'eau sur le feu pendant que son père restait maussade et renfermé, les profonds cernes sous Ses yeux témoignant du peu de sommeil qu'Il prenait. Espérant lui remonter le moral, le prince lui annonça que les points de contrôle de la route d'En-Haut étaient en bon état. Que les attaques de bandits étaient à leur niveau le plus bas depuis l'époque de son grand-père. Il ne mentionna pas que l'inverse était vrai pour la route d'En-Bas. *Un homme m'a arrêté alors que je me rendais au village de ma sœur. Il m'a dit qu'il avait besoin d'aide pour déplacer son chariot, qui était juste là, derrière les arbres. Oui, j'ai été stupide. Je n'avais que trois copains sur moi. Je ne sais pas à quoi il s'attendait. Mais il m'a quand même étripé pour ces pauvres pièces.* Oui, disait la Terreur, la terre est prospère. « Il y a quelques semaines, la construction de la flotte de la côte est a été achevée, chaque bateau est manœuvré par les meilleurs nautes que le pays a à offrir. » Il ne mentionna pas que la flotte avait

coûté trois fois plus cher que ce qui avait été estimé au départ et que le Trône était maintenant lourdement endetté auprès des Cinq Familles, à qui les matières premières avaient été achetées. Il dit à son père que tout était prêt pour demain, et que les gens se bouscullaient pour voir Sa caravane défilér sur leur route. Il ne lui dit pas que ces gens avaient faim, qu'à cause de l'Été sans Fin, leurs corps jonchaient le bord des routes, la gorge desséchée, brûlés par le soleil. *Que nos enfants buvaient l'eau des rizières et que leurs ventres se gonflaient de maladies.* Il raconta à son père tout ce qu'il avait besoin d'entendre. Mais les mots mielleux ne firent pas grand effet sur l'humeur de l'Empereur, dont devenue récemment encore plus intense et profonde.

L'Empereur posa Sa tasse de thé. Il frotta Ses yeux creusés. Il ne se souciait pas des postes de contrôle, des bandits ou des gens.

Il parla de la seule chose qui L'intéressait, ces derniers temps.

« J'ai fait un autre rêve la nuit dernière. Un rêve plus frappant que tous les autres. » Il a fermé les yeux pour S'en souvenir, alors que Son fils feignait l'intérêt. « Un tigre avec une branche de cerisier dans ses mâchoires émergeait des broussailles de mon jardin privé. Je l'ai suivi à travers les broussailles et les prairies et même à travers la mer. Il marchait sur les vagues comme si c'était de la terre ferme. » L'Empereur parlait du tigre avec une révérence feutrée. Tout le monde savait que le tigre et la branche de cerisier étaient le symbole d'une vie longue et prospère. Ta *lola* avait cousu un motif de branche de cerisier sur les vêtements de son père et c'était la seule réponse que tes frères et toi receviez pour expliquer que l'homme qui bavait dans son fauteuil à bascule était encore en vie – il devait y avoir une part de vérité dans ce qu'on dit des tigres et des branches de cerisier, puisque ton arrière-grand-père, ton *granjo* comme tu l'appelais, pour des raisons qui ne te sont toujours pas claires aujourd'hui, refusait de mourir, malgré de nombreuses maladies et blessures. « La plupart de ces histoires viennent de lui, disait affectueusement ta *lola* en lissant les plis de ses vêtements. Bien qu'il ne fût pas le plus doué pour les raconter. »

Une mort éconduite, une vie étirée au-delà de ses limites. Tels étaient les rêves intenses et dévorants, qui avaient récemment

hanté l'Empereur avec leurs promesses d'un autre monde, inspirant Son prochain Saint Pèlerinage. Des images et des pré-sages qui l'avaient poussé à voyager vers les nouvelles terres de l'autre côté de la mer afin de trouver la clé d'une porte qui était jusqu'alors restée fermée pour tous les hommes, même ceux qui étaient nés d'un dieu.

Le secret de la vie éternelle.

Il ne voyageait pas pour aller à la rencontre des gens de Son pays. Le pèlerinage n'était qu'un moyen de rassembler suffisamment de ressources pour le long voyage à travers la mer et au-delà – où qu'il puisse mener.

« Penses-tu que je vais le trouver ? demanda-t-il tranquillement à son fils. De l'autre côté de ce détroit, de cette mer ? »

La Première Terreur s'inquiétait d'entendre son père si hésitant à la veille du voyage. Après tout, une fois son père parti, il régnerait à sa place, et il avait de nombreux projets pour l'aménagement de ce salon royal. « Vous trouverez ce que vous cherchez de l'autre côté de l'océan, assura-t-il à l'homme recroquevillé. Dans les nouvelles terres, vous trouverez le secret de la vie éternelle. C'est ce que disent vos visions, et cela arrivera, car vous êtes le Soleil sous lequel disparaissent toutes les ombres incertaines. N'est-ce pas vrai ? » Il prit la main de son père. « Eh bien, Père ? N'est-ce pas vrai ? »

« C'est vrai, dit son père, en réprimant quelques bouffées d'émotion. Tu as raison, c'est vrai.

— Je suis heureux de l'entendre, dit le prince. Avez-vous fait vos adieux à Mère ? Nous n'aurons pas le temps demain. »

Pendant le plus bref des instants, une expression mystérieuse est apparue sur le visage de l'Empereur, une expression que Son fils n'a pas su lire. Puis elle a disparu. L'homme secoua la tête. « Plus tard, ce soir, après mon discours final, je lui rendrai visite.

— Bien. Et quand vous le ferez, si vous pouviez faire savoir à mon fils que je suis ici, et que j'attends avec impatience nos retrouvailles demain...

— Oui, oui, murmura le Soleil Souriant, tes mots seront relayés, si je m'en souviens.

— Comment va-t-il ? demanda le prince. La dernière fois que vous y êtes allé, était-il en pleine forme ?

— Pourquoi le saurais-je ? Sa santé ne m'intéresse pas.

— Avez-vous parlé avec lui ? C'est un passionné de conversation. Peut-être que demain, vous pourriez tous les deux...

— Tu es en train de mettre ma patience à rude épreuve, mon enfant. »

Le Paon s'inclina.

« Mes plus profondes excuses, Mon Soleil Souriant. »

L'Empereur s'enfonça dans Son siège. Il repoussa Sa tasse de thé. « Tu as le don d'empirer mon humeur. » Il soupira. « Viens. Dis-moi de quoi demain sera fait. Parle-moi de mon voyage. Dissipe toute surprise, toute inconnue. »

Le prince s'exécuta avec empressement, ne souhaitant pas s'attirer Ses foudres, pas si près de la fin. « Je vous raconterai tout ce qui se passera demain, et dans les jours à venir. Je vais vous raconter l'histoire de votre pèlerinage.

— Alors parle, mon enfant. » Le dernier souverain du Trône de la Lune ferma les yeux une fois de plus, Son corps insomniaque désormais chaud et lourd de thé. « Et que tes paroles soient aussi mielleuses que notre thé. »

*« Voici l'histoire de demain,  
et de la semaine à venir. »*

Demain, Père, vous commencerez le plus important voyage de votre vie. Dans le doux souffle du petit matin, vous partirez en caravane, vers l'est, jusqu'au rivage où la flotte attend votre arrivée, afin de vous amener sur la terre de vos rêves légendaires.

Vous êtes si proche de la divinité.

Le voyage pour atteindre la côte durera cinq jours. En descendant la pittoresque route d'En-Haut, vous traverserez les paysages les plus spectaculaires, et apprécierez les fruits des cinq provinces, alors que le peuple, qui croit encore qu'il s'agit d'un simple pèlerinage spirituel, se lèvera et vous accueillera avec ses plus belles offrandes.

Le Premier Jour, ils vous offriront leurs plus belles récoltes. Vous vous laisserez tenter par un festin des thés les plus aromatiques et des riz les plus doux, lors d'une célébration organisée par le seigneur Yinn et dame Panjet, dans la grande cour de la Porte du Singe.

De là, après une nuit de réjouissances, vous vous dirigerez vers l'est, vers le Bassin du Ciel. Sur ses eaux cristallines, vous passerez le Deuxième Jour à déguster les poissons les plus frais des Mille Fleuves, tout en profitant du confort luxueux du bateau de plaisance de mon frère. J'ai de nombreuses opinions sur la façon dont Luubu se conduit, comme vous le savez bien, mais ce qui n'a jamais faibli, c'est ma haute estime pour ses capacités à accueillir un invité d'honneur, et je suis certain qu'il vous organisera une fête si grandiose que même vous, vous pourriez reconsidérer la perspective de quitter ce pays.

Le Troisième Jour, vous demeurerez dans le Bassin, où vous visiterez la flotte textile du seigneur Induun, contemplant les tapisseries les plus extravagantes et les tapis les plus doux et les plus souples, qui ont tous été tissés pour ce jour précis. Leurs motifs racontent l'histoire de votre règne immuable. Ces tapis vous accompagneront lors de votre long voyage. Ils vous rappelleront votre foyer.

Le Quatrième Jour, votre route croisera les carrières du seigneur Waag. À travers les fissures de la terre, on vous montrera les éclats de roche de lune qui servent à fabriquer nos meilleures armes. Vous visiterez les forges, et elles vous offriront une lame plus tranchante que toutes celles qui ont jamais été créées. Que cette lame vous protège durant vos voyages à travers l'inconnu des terres mystiques et sauvages.

Et, finalement, le Cinquième Jour, le Dernier Jour. C'est à ce moment que vous atteindrez la Cité divine, au bord du monde. Cette vue exaltante sur les falaises de la Grande Mer. Là-bas, un spectacle inoubliable vous attend sur la grande esplanade, et vous pourrez admirer les plus belles danses du peuple, juste avant les dernières lueurs du jour. C'est à vous de décider si vous voulez visiter Joyrock. Personne ne vous le reprochera si vous ne le faites pas.

Quand le soleil aura lancé ses derniers rayons, vous et votre entourage embarquerez à bord de la flotte, chargée des fruits de la terre, approvisionnée pour les années à venir, et au déploiement des voiles, vous partirez pour votre grande aventure.

Vers une nouvelle terre.

Vous vous retournerez, Père, lorsque le bateau débarquera, et vous nous verrez tous debout au bord de la falaise, vous faisant nos adieux tandis que vous disparaissiez dans ce coucher de soleil éternel. Des feux d'artifice exploseront dans le ciel rouge sombre du crépuscule. Et vous saurez dans votre cœur que même si vous êtes parti, vous ne serez jamais oublié – le jour où vous reviendrez, après avoir vaincu la mort, la terre vous embrassera comme elle l'a toujours fait : avec chaleur, amour et la plus sincère des fiertés.

Il n'y a rien à craindre, Mon Soleil Souriant. Les grâces de la bonne fortune resteront vos indéfectibles alliées. J'occuperai ce Palais, je veillerai à l'intendance de vos terres, il ne se passera pas un seul jour sans que je conduise le peuple dans une fervente prière pour la sécurité de vos voyages, et je continuerai à entretenir votre foyer, pour le jour où vous reviendrez le réclamer.

*Un gloussement fusa depuis la pénombre.*

« Vous avez un fils vraiment très aimant, Mon Soleil Souriant. »

Le père et le fils contemplèrent la tortue qui, dans un coin de l'autre côté du salon, reposait sur ses couvertures. Le prince détourna le regard avec dégoût, tandis que derrière les voiles de tissu Induun, la massive créature poussait des gloussements insensés qui remplissaient la pièce comme du gaz s'échappant d'un tuyau percé.

*« Quelles étranges créatures que ces tortues. »*

Ta *lola* tenait son téléphone collé contre son oreille, et dans l'autre pièce, la radio était allumée ; les deux objets permettent

une bonne comparaison, a-t-elle dit. « Les tortues, comme les radios, étaient réglées sur une certaine fréquence. Elles avaient accès à un monde que nous ne pouvons pas voir. Elles pouvaient sentir les humeurs, savourer les intentions. Et elles pouvaient communiquer entre elles sur de grandes distances. » À la radio, un annonceur détaillait la plus récente victoire : des canons faisant exploser une côte, des avions abattus comme des canards, le bataillon ennemi anéanti. « Une grande puissance, ces créatures avaient, dit-elle. Et une forme de folie, à cause de ça. » Elle a soupiré lorsque le téléphone a sonné. « Faut-il s'étonner, dès lors, que le Trône ait eu tant besoin d'elles ? »

*L'Empereur hocha la tête  
en direction de sa tortue.*

« Pourquoi nous interromps-tu ? », demanda-t-Il à la créature.

Le ricanement mourut. « La commandante de la Porte du Tigre aimerait confirmer que votre fils se joindra à elle demain pour le thé, Mon Soleil Souriant. »

L'Empereur se tourna vers le prince. « Je pensais que demain, tu allais rejoindre ma caravane. »

Le prince marqua un temps d'arrêt, le temps de réfléchir soigneusement à sa réponse. « J'ai pensé qu'il serait plus prudent de voyager d'abord avec la caravane des collectes sur la route d'En-Bas, afin de m'assurer qu'ils prennent un bon départ. Un petit sacrifice, je pense, que d'être privé de ma compagnie une journée, tandis que je m'assure que les ressources nécessaires à votre long voyage sont correctement acheminées. »

L'Empereur n'était pas content, mais comme toujours, Il n'arrivait pas à réfuter les arguments de Son fils. Il souleva Son masque de dragon pour pouvoir gratter une démangeaison. « Et c'est quoi cette histoire de thé ? »

Le prince a levé une épaule. « Un verre avec une amie, rien de plus. »

La tortue renifla profondément et retomba dans un fou rire en sentant dans l'aura du prince l'épice chatouilleuse du désir. « Une

amie, rien de plus, se murmura-t-elle, profondément amusée.  
Une amie, rien de plus.

— Confirme l'invitation, tortue, dit l'Empereur.

— Oui, Mon Soleil Souriant. »

La créature a soudainement levé la tête, son cou s'est allongé et tendu.

### *L'appel fut lancé.*

Tu penses à ta *lola* au téléphone, toute voûtée et impatiente que l'opératrice décroche.

*Driiiiiiiiiing driiiiiiiiiing.*

« Driiiiiiiiiing », chantait-elle parfois.

Elle appelait toujours la maison – pas ta maison, mais celle de l'autre côté de la mer, celle d'où venait ta famille – pour leur dire que tout le monde était sain et sauf, que vous aviez à peine remarqué la guerre. Quand le téléphone sonnait, elle essuyait la bave des lèvres de *granjo*. Elle chassait les chats de la pièce. Elle fredonnait et déplaçait des objets dans la cuisine. Elle attendait.

L'un de tes frères aînés, qui s'intéressait à ces choses, a essayé de t'expliquer comment tout cela fonctionnait. Il y avait une femme quelque part, devant un tableau de contrôle, qui branchait des prises et des fils.

« Comme ça », a-t-il dit en balançant ses bras en l'air d'une manière qui t'a fait rire. Et c'était la même chose avec les tortues : on passait un appel, la ligne était connectée, et l'appel était transféré. Un jeu d'enfant. Cependant, parfois, un garde ou un messenger plus réfléchi pouvait observer les créatures et se demander qui faisait fonctionner le standard.

### *Clic.*

Au sud-est, au sommet de la tour de guet, au-dessus du vacarme de la foule circulant dans la cour pouspièreuse, la tortue du poste de contrôle de la Porte du Tigre a levé la tête alors qu'elle

recevait son message, son cou aussi long et tendu que celui de sa sœur du Palais. « Il est dit qu'est confirmée l'invitation à prendre le thé, demain, avec la commandante. »

### *Avec Araya l'Ivrogne.*

Il était difficile de se défaire de ses surnoms à cette époque. Ils marquaient une personne aussi sûrement qu'un fer chaud sur leur flanc. Certains surnoms étaient cultivés. Ils offraient une sorte de protection, sociale ou autre, à ceux qui les portaient, qu'ils servent d'avertissement ou de camouflage. C'était le cas pour la commandante du poste de contrôle de la Porte du Tigre, Uhi Araya, qui était connue dans la plupart des cercles de la hiérarchie militaire comme Araya l'Ivrogne. *La dame à la flasque. La démonsse aux joues rouges. Notre demoiselle chancelante.* Une femme joviale, de petite taille, ronde, une créature aimant son confort, ayant obtenu ses succès malgré, ou, dans certains cas, à cause de sa dépendance à la boisson, devenant en peu de temps la responsable du premier poste de contrôle situé sur la tristement célèbre route d'En-Bas. Une position puissante qui lui avait procuré de nombreux avantages. *Nous nous sommes toujours demandé comment elle en était arrivée là, quelles relations elle avait fait jouer.* Sa réputation la précédait, celle d'une personne prompte à rire et à vous offrir une gorgée de quelque chose de délicieusement joyeux, même si elle recevait des pots-de-vin et majorait selon son bon vouloir l'octroi de tous ceux qui passaient par son poste de contrôle. *Elle a dit qu'elle n'aimait pas ma tête. Et puis elle nous a refoulés. Elle ne nous a même pas rendu nos papiers.* Telle était Araya. En tout cas, c'était la facette d'elle qu'elle présentait au monde. Bavarde et insolente. Charmeuse et parfois dure à cuire.

Mais il existait une autre Araya, que peu de gens connaissaient. Une Araya qui, depuis le début, avait travaillé pour réaliser quelque chose de pratiquement impossible. C'est cette Araya qui, dans son bureau, après la confirmation de la venue de la Terreur le lendemain, a ouvert la bourse contenant le poison. Elle s'est penchée en avant et a reniflé la poudre après l'avoir versée dans

un bol en pierre, l'odeur semblable à un éclair sucré lui picotant le nez. « Oh », a-t-elle dit en se mouchant, les yeux larmoyants. Elle ne savait pas comment elle allait mettre cela dans le thé de la Première Terreur sans qu'il s'en aperçoive.

Elle a cherché dans ses étagères quelque chose pour masquer le goût. « Merde », s'est-elle exclamée quand elle a fait tomber une bouteille d'encre du comptoir.

### *Tout dépendait d'elle.*

C'est ce que son contact, le savant sans langue des rivières grises, lui avait dit quelques semaines plus tôt, en signant sur sa paume tremblante le plan qu'il avait mis des mois à élaborer. *Avec mes formes dessinées sur sa peau humide, je lui ai dit que le moment était venu : que nous connaissions enfin le programme et l'itinéraire du Pèlerinage.*

*Il était temps de dévorer la famille royale.*

Quelqu'un frappa à la porte. « Commandante, dit une voix étouffée, un message par tortue est arrivé pour vous : dame Sova des domaines de Panjet voudrait discuter de vos disponibilités pour le bal des débutants de sa fille...

— Plus tard, Raami, grogna-t-elle en essuyant la tache d'encre sur le sol, chaque cercle aggravant la situation. Je suis un peu... je suis un peu occupée en ce moment.

— Oui, commandante. »

Ses pas se sont éloignés. Avec un soupir, elle jeta le tissu dégoulinant dans la poubelle et essuya le résidu qui maculait ses doigts sur un pli de sa robe, avant de retourner au mortier et à la petite bourse posée à côté.

Des feuilles cassantes en dépassaient, semblables à des couteaux.

*Un poison ordinaire ne peut pas tuer un membre de la famille royale. La longue histoire des tentatives d'assassinat au cours des siècles de règne du Trône de la Lune nous a appris que leurs corps, nés comme s'ils l'étaient d'un dieu, étaient plus résistants que notre propre chair, plus mortelle. Nous devons nous souvenir de l'histoire du pauvre*

*imbécile qui avait essayé de glisser une pincée de Baiser du Juge dans l'oreille inclinée du Troisième Empereur, sans résultat. L'Empereur s'était réveillé avec un léger mal de tête, avant de faire punir Son assassin potentiel : la peau des enfants de l'homme avait été cousue dans son dos, afin qu'il la porte jusqu'à la fin de ses jours, forcé de parcourir les routes du pays en vantant les mérites de son souverain.*

Araya s'en souvenait. C'est pourquoi ses mains continuaient à trembler alors qu'elle travaillait le mélange sur la table, le broyant jusqu'à ce que la poudre devienne aussi fine que de la soie.

« Toute cette histoire va mal se terminer », dit-elle avec un sourire vide. À l'aide d'une paire de pinces, elle ajouta plus de feuilles.

On l'appelait *idlit*. C'était une plante, glanée sur la terre mous-sue des forêts profondes par les antiques tribus qui y pratiquaient encore la cueillette. *Avec nos mains gantées et nos couteaux d'opale, nous coupions les tiges suintantes avec des lames aussi tranchantes que l'esprit de Soma.* Les petits animaux qui avaient commis l'erreur de mâcher cette feuille huileuse se convulsaient sur le sol brumeux de la forêt, et ceux qui ne mouraient pas immédiatement gisaient paralysés sur le lit de mousse en attendant que les plus grosses créatures du Bassin, reniflant leur impuissance âcre dans l'air, émergent des broussailles. *Les poisons de la tête et du cœur n'ont aucun effet sur les princes ou les Empereurs. Mais les poisons de l'os et de la chair agissent.*

*Sur sa paume, j'ai dit à la commandante que le jour de la visite de la Première Terreur à la Porte du Tigre, lorsqu'elle lui servirait le thé comme la bienséance l'exigeait, elle pimenterait sa boisson avec cette adorable petite mixture. J'ai pressé la pochette dans sa main et, d'un geste chaleureux, je lui ai dit de faire attention.*

Trop de feuilles d'*idlit*, et les sens aiguisés de la Terreur ne manqueraient sans doute pas de détecter un ingrédient inhabituel, et il exterminerait chacun des gardes de cette Porte avant que la substance paralysante ait pénétré son système sanguin. Trop peu, et l'homme ne sentirait qu'un léger picotement dans ses extrémités. *Une érection turgescence peut-être, mais pas le résultat que nous espérons obtenir, surtout chez un homme connu pour sa virilité.*

*Les effets de l'idlit sont instantanés chez les petits animaux, mais chez les humains, lorsqu'il est ingéré avec du thé bouilli, la paralysie est retardée de la durée d'un repas d'après-midi. J'ai dit à Araya qu'elle devait s'assurer que la Terreur soit sur le chemin de la porte peu après l'ingestion. En termes clairs, la substance devait faire effet lorsqu'il se trouverait loin à l'est du poste de contrôle, suffisamment à distance de la ville frontalière pour que ni lui ni ses hommes ne puissent recevoir d'aide.*

*Je lui ai dit que plus il y avait de Paons participant au thé, mieux c'était, mais que si une seule personne buvait le thé, il fallait que ce soit LUI – un thé de la meilleure qualité, pour s'assurer qu'il le boive entièrement. Sinon, l'embuscade qui attendait la caravane serait masquée en un rien de temps.*

Alors qu'elle pulvérisait les feuilles, elle se murmurait à elle-même : « Il est vivant », une prière qu'elle avait l'habitude de réciter lorsqu'elle se sentait anxieuse – certains de ceux qui se trouvaient sous son commandement ont essayé de deviner qui était ce Il – des copans ont été jetés dans un pot – mon pari portait sur un ancien amant – le mien sur un enfant abandonné. Le Il de ses prières était aussi vivant dans ses pensées qu'un rêve éveillé tandis qu'elle terminait sa recette fatidique. Elle prit une gorgée de sa gourde pour calmer ses nerfs. Ensuite, elle prépara un thé pour s'entraîner et servit son invité imaginaire. Elle se représenta son regard posé sur elle, semblable à celui d'un faucon sur un rongeur errant, scrutant les mouvements de ses poignets pendant qu'elle versait le thé. Elle pensait aux questions qu'elle lui poserait, aux compliments qu'elle lui ferait. Il était beau et aimait qu'on le lui rappelle. Elle sourirait, discrète, et lui dirait que ses fils étaient son portrait craché.

« Oui, lança-t-elle à la pièce vide en se versant une tasse à ras bord et en souriant gracieusement au mur. Je pense que vous avez raison. Ce sera une semaine merveilleuse pour Notre Soleil Souriant. Oui. J'espère aussi qu'il se souviendra de nous avec tendresse. »

Le thé s'est renversé, débordant de la tasse.

Elle a juré.

*Avant qu'elle quitte notre rendez-vous clandestin, je lui ai pris la main, et je lui ai rappelé le prix de l'échec. La prisonnière de Joyrock, à la libération de laquelle elle avait travaillé si dur, resterait enchaînée dans ce labyrinthe infernal, et sa propre vie serait également détruite. Nous ne ferions aucun effort pour la sauver. Elle vivrait probablement le reste de ses jours écorchée, à servir d'ornement macabre aux appartements de l'Empereur. Araya a pris une profonde inspiration. Et alors qu'elle sortait du temple, vers son destin, j'ai prié pour elle. Que cette enfant danse les pas du Rythme. Que sa performance soit jugée satisfaisante par les esprits et les sages de la Mer dormante. Que cette enfant vive pour voir notre pays rendu à son peuple.* Une prière qui dansait dans l'esprit d'Araya alors qu'elle tenait son visage entre ses mains, jusqu'à ce qu'un coup précipité à la porte de son bureau la ramène à la réalité. Elle ordonna de patienter un instant tandis qu'elle rangeait le mortier et le pilon, ramassant presque les feuilles séchées restantes à mains nues avant de se raviser et, à l'aide d'un chiffon de rechange, de ranger les ingrédients empoisonnés dans leur bourse. Elle ouvrit alors la porte.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-elle à son second.

— Je m'excuse pour l'interruption, commandante, répondit le jeune Raami avec une courte révérence.

— Tu n'interromps rien du tout. Pourquoi es-tu venu ?

— Les Sugo, dit-il. Ils ont encore agressé l'estropié. »

Araya soupira – à quelle vitesse l'idée même de l'assassinat de demain s'éloignait de son esprit. Raami lui dit que si elle le souhaitait, il s'occuperait de la situation à l'extérieur, *car quand je la regardais, elle, la femme pour laquelle j'étais prêt à mourir, elle semblait fatiguée, vaincue, et j'avais l'impression de l'avoir abandonnée.* Mais elle a répondu que non, non, elle irait.

« C'est mon travail, après tout », a-t-elle ajouté avec amertume.

Tandis que, sous le rude soleil de midi, la commandante se précipite hors de son bureau pour s'occuper de la foule de sentinelles qui encombraient la file de voyageurs essayant de passer avant la tombée de la nuit, ce corps souhaite maintenant vous expliquer la nature du poste de contrôle que dirigeait Araya l'Ivrogne.

## *Les Portes, c'est ainsi qu'on les appelait.*

Et il y en avait partout. Sur les routes principales. Dans les ravins. Sur les flancs des falaises. Sur des étendues désolées au milieu de nulle part. Partout où la terre se resserrait sur elle-même, impossible à franchir si ce n'est par la route étroite qui s'y frayait un chemin, on trouvait une porte massive en bois-de-fer et des poulies équipées de cordes flexibles pour percevoir le péage et inspecter vos papiers ; ces postes étaient surveillées par des tortues de garde, les yeux de l'Empereur, qui, dans la paranoïa de Ses dernières années, avait ordonné la construction d'un nombre croissant de ces édifices dans tout le pays.

Ces points de contrôle étaient similaires à ceux de ton époque. Tu te souviens parfaitement de la sensation d'étouffement dans tes poumons lorsque tu prenais le train avec ta famille pour la province du Nord afin de rendre visite à tes parents éloignés, et que ton train était arrêté à la gare frontalière pour une fouille aléatoire. Les soldats arrachaient les sacs des compartiments au-dessus des banquettes, comme des enfants indisciplinés les branches d'un arbre. Tu grimaces en te rappelant le bruit des tissus déchirés et des verrous cassés. Les bagages étaient fouillés avec des bâtons et des expressions froides. L'homme en uniforme bleu vif, aux joues gonflées, rougeâtres comme s'il venait de boire du vin, est gravé dans ta mémoire. Comment il a arraché les papiers de la main de ta *lola*. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait en respirations profondes. Tu pensais qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas, qu'elle était malade, mais tu étais encore jeune, tu ne l'avais jamais vue nerveuse auparavant.

Dans la voiture devant la tienne, quelqu'un a crié, un cri d'impuissance qui s'est estompé au fur et à mesure qu'on l'emmenait hors du train. Tu n'as jamais vu cette personne, pas même quand toi et tes frères avez collé votre visage à la fenêtre, mais pendant des années, bien après ce jour, tu l'as imaginée, toujours avec un visage différent, car en vérité, cela aurait pu être n'importe qui.

« Merci », a dit l'homme à l'uniforme bleu en laissant tomber les papiers sur les genoux de ta *lola* avant de se diriger vers le siège suivant. Elle s'est penchée pour ramasser ce qui était tombé. Tes

frères et toi avez regardé l'homme marcher dans l'allée jusqu'à ce qu'elle vous ordonne de ne pas le fixer. Tu pensais qu'elle t'apprenait à ne pas être impoli, c'était le rôle de ta *lola*. Mais pas ce jour-là. Ce jour-là, elle vous apprenait à survivre.

C'était aussi le cas pour les gens de l'époque avant les trains et les radios. Ceux qui ont parcouru la route d'En-Bas l'ont fait en sachant que ce voyage pouvait être le dernier. *Nous avons voyagé avec le double de l'eau que nous estimions nécessaire. Nous n'avons jamais voyagé seuls. Et nous n'avons jamais voyagé de nuit.* Il y avait bien quelques désespérés qui essayaient de voyager seuls sur la route d'En-Bas. La plupart des cadavres brûlés par le soleil, cachés dans les broussailles et les rizières, appartenaient à ces hommes et à ces femmes, dont le corps était dépouillé de tout objet de valeur, même les dents, qui, si vous saviez à qui les vendre, possédaient une certaine valeur variant en fonction de leur éclat. Si les bandits ne vous ouvraient pas la gorge, les animaux de la forêt s'en chargeaient, et si ce n'étaient pas les animaux, c'était le soleil accablant et les longs trajets entre ici et nulle part, la dernière gourde vidée et la bouche flétrie, *me disant que je me reposerais juste un moment sous ce rocher, dans son ombre fraîche, juste un moment, et ce n'est qu'alors que j'ai appris qu'un moment pouvait durer toute une vie.* Et si, d'une manière ou d'une autre, vous parveniez à traverser tous ces dangers, alors peut-être que votre vie arriverait à son terme, alors que vous traînez votre cheval fatigué à travers les portes d'un poste de contrôle où vous étiez attendu par une sentinelle qui n'avait pas plus de quinze ans, qui était de mauvaise humeur, et qui accueillait votre épuisement comme un signe d'irrespect. *Cette putain de journée interminable. Et tous ces visages qui continuaient d'affluer, aucun d'entre eux ne semblant reconnaissant que vous fassiez votre devoir, que vous gardiez le pays en sécurité ! Et cette putain de chaleur. C'était difficile de ne pas s'en prendre à certains d'entre eux. Juste pour les voir dans l'embarras.* Un document déchiré, en lambeaux, dans votre main, alors qu'ils vous poussaient dans un wagon en route pour Joyrock.

Le poste de contrôle de la Porte du Tigre, le poste de contrôle d'Araya, était posé comme un cafard mort sur une route à flanc de falaise. Il comportait deux portes en bois lourd, chacune d'une

taille telle qu'il fallait la force de cinq hommes pour les soulever à l'aide d'une roue tournante, et entre lesquelles s'étendait une longue cour où les gens se pressaient, timidement, les yeux détournés. *Laissez-nous passer, avons-nous supplié, laissez-nous passer.* C'est ici, dans la cour poussiéreuse de cette forteresse abandonnée, qu'Araya a rencontré les bagarreurs qui se moquaient de son commandement.

*Tu remarques un changement dans la lumière.*

Ton regard est attiré par l'angle de la lumière du feu et la configuration des nombreux danseurs. Tu te concentres sur le corps vers lequel toutes les lignes semblent converger. Tu te concentres sur ce corps baigné de clair de lune. Une main est repliée derrière le dos de ce corps. Tu penses qu'il s'agit là d'une curieuse affectation, jusqu'à ce que tu comprennes qu'il ne s'agit pas d'un simple mouvement, mais d'une caractéristique intrinsèque au personnage que joue ce corps : une vie, façonnée par un bras gauche manquant.

*Ta lola a enfoncé son doigt dans ton épaule.*

Tu te souviens qu'elle a suivi le tracé de ton articulation, là où ton bras rejoint ton torse. Elle n'était pas tendre. « C'était le gauche qu'ils coupaient, t'a-t-elle dit. Comme ça. » Sa main décrivait un mouvement de coupe sur ton épaule. « Le bras gauche représente ta fierté. Ton cœur de guerrier. Si tu déshonorais ta position – si tu abandonnais ton poste ou fuyais la bataille –, couper ce bras indiquait à tous ceux que tu rencontrais, d'un simple regard, que tu étais un lâche. »

Tu lui as demandé ce qui se passait si quelqu'un perdait son bras au combat. Comment quelqu'un pourrait-il faire la différence ?

« La coupure était spécifique, t'a-t-elle expliqué. En haut, la blessure était infligée de manière telle que la cicatrice se tordait

d'une façon particulière. » Elle a haussé les épaules. « Ils avaient une vision différente des membres manquants à cette époque. Pas très gentille. Si on ne te prenait pas pour un lâche, on te prenait pour un lépreux, ou un combattant non qualifié – quelqu'un qui n'avait pas de chance, dans tous les cas... Un homme ou une femme de mauvaise fortune. La malchance se propage aussi rapidement que la maladie. Personne ne voulait que quiconque puisse penser cela de lui. »

Tu y as réfléchi.

Tu lui as demandé comment ils faisaient.

Elle a souri, ce qui était rare de sa part, exception faite ce jour-là parce qu'elle était amusée par ta curiosité sanguinaire et plus qu'heureuse de l'entretenir, vu que cela concernait le Vieux Pays.

« Si on t'aimait bien, on demandait au meilleur épiste de le faire. Les plus doués d'entre eux étaient capables de t'enlever le bras d'un seul coup. Ils t'infligeaient une blessure aussi propre que possible. Oui, si on t'aimait bien, c'était presque une miséricorde. »

Son sourire devint plus froid, et elle ajouta : « Mais il était rare qu'on t'aime. »

### *Et personne n'aimait le jeune homme du Nord.*

« Rompez, bande de chiens ! cria Raami en se frayant un chemin à travers la foule. La commandante est là ! Rompez ! Retournez à vos postes ! »

Araya secoua la tête tandis que les jeunes soldats de la Porte du Tigre, qui s'ennuyaient, retournaient à leur poste sans enthousiasme, faisant signe au voyageur suivant, anxieux, de reprendre la file. À quarante ans, elle avait plus de deux fois l'âge de ceux qui étaient sous son commandement, et elle ressentait vivement cette différence en s'avançant dans le nuage de poussière qui retombait et en examinant les enfants ensanglantés agenouillés en son centre.

Les Sugo la regardaient, impénitents : Mae et Vogo, deux démons frère et sœur, rejetons d'une famille lointainement apparentée au Trône, cousins de cousins, suffisamment de sang royal en eux pour les protéger de la plupart des sanctions disciplinaires d'Araya. Ils n'attendirent même pas qu'on leur donne la parole pour se lancer dans leur version de l'histoire. *Nous avons raconté notre version de l'histoire à l'Ivrogne. À savoir que le psychopathe manchot là-bas s'était approché de nous et nous avait attaqués. Il a même cassé le pouce de ma chère sœur.* La sœur Sugo, au visage de poignard, a présenté à Araya le doigt désarticulé en question, et son frère, crachant une dent déchaussée par la bagarre, a dit : « Une juste compensation doit être donnée », des mots qu'ils entendaient leur père dire chaque fois qu'il était gravement mécontent, ce qui arrivait souvent.

« C'est noté, fit Araya, en les dépassant tous les deux, les yeux rivés sur le troisième protagoniste de toute cette agitation. Et toi ? » demanda-t-elle.

**« Quel est ton rôle dans tout ça, Keema  
de la tribu Daware ? »**

Il faut l'imaginer tel qu'il était ce jour-là : agenouillé dans la terre, meurtri mais pas brisé, le corps semblable à celui d'une jeune panthère, léger mais puissant, avec des yeux qui réfléchissaient la lumière comme des couteaux polis. Son regard ne s'est dirigé qu'une seule fois vers celui d'Araya, avant qu'en signe de déférence il contemple à nouveau la terre, sa narine droite saignant abondamment, sans qu'il cherche à la soigner. Araya lui demanda à nouveau quel était son rôle dans cette bagarre. Mais il se contenta d'essuyer son visage avec le dos de son unique main.

« Réponds à ta commandante ! » hurla Raami, la main sur le fourreau de sa lame. Araya le fit taire d'un coup d'œil. Raami recula.

« Son silence trahit sa culpabilité, dit Mae. Pouvons-nous nous relever, maintenant ? »

Irritée par le sourire satisfait de la sœur, Araya décida de donner une nouvelle chance au jeune homme.

Elle lui demanda pourquoi il avait frappé ses camarades sentinelles, mais, encore une fois, il refusa de répondre, car il savait mieux que quiconque que lorsqu'il s'agissait de sa parole contre la leur, il n'était pas possible d'influencer le poids de la balance du jugement, qui était prédéterminé par le sang et l'influence.

« Eh bien, je suppose que des punitions doivent tomber », décréta Araya. Les yeux de Keema s'écaraillèrent de surprise lorsque son regard impérieux le balaya non seulement lui, mais aussi le frère et la sœur. « Vous serez tous les trois privés de repas du soir pour le tapage que vous avez causé dans ma cour. Les Sugo, vous êtes de corvée d'écurie ce soir. Chevaux et oroks nettoyés et nourris, et tous leurs déchets pelletés et jetés aux falaises. Les écuries brilleront autant que le cul de Son Soleil Souriant quand vous en aurez fini. » Le petit blasphème d'Araya les fit tous tressaillir, même le loyal Raami.

« Commandante, plaida Mae, furieuse, mon frère et moi avons nos permissions ce soir. Un chariot nous attend pour nous emmener aux plantations de thé.

— Je sais, répliqua Araya, un sourire joyeux aux lèvres. Je ferai informer le chariot qu'il peut partir sans vous. Maintenant, dégagez. Vous avez une journée chargée devant vous : je pense qu'une partie de la nourriture d'hier était avariée, les chevaux ont fait un véritable carnage dans le foin. Raami, assurez-vous qu'ils arrivent aux écuries à temps, s'il vous plaît. » Son second l'a saluée et a poussé les Sugo sur le chemin, tous deux gardant un silence troublant tandis qu'il les emmenait. Quand ils furent partis, Araya se tourna vers le jeune homme et dit : « Quant à toi, Keema de la tribu Daware – le Garçon qui a l'Habitude de Commencer des Combats que sa Commandante doit Terminer –, je suis désolée de dire que je dois te punir aussi. Mais je peux t'épargner le pire, si tu me révéles la cause de tous ces problèmes. »

Sa seule réponse fut de baisser à nouveau la tête. Il voulait juste en finir avec tout ça. « J'accepte la punition que vous me réservez. »

Elle a regardé l'arrière de sa tête, les cheveux noirs, courts, coupés à ras, la légère cicatrice sur son cou. Et elle a dit : « Très bien. Tu es de corvée de désengorgement pour le reste de l'après-midi. »

Il a grimacé.

« File », a-t-elle ajouté.

Il s'est relevé et, sans protester, s'est dirigé vers son ingrate tâche.

### *Keema de la tribu Daware.*

C'était ainsi qu'il s'était présenté à Araya trois mois plus tôt, lorsqu'il était venu à elle, à moitié affamé, la suppliant de lui donner du travail. Keema de la tribu Daware. Il avait énoncé son titre de façon claire et directe, comme s'il allait de soi que non seulement tout le monde connaissait la tribu Daware, mais qu'en plus, il était évidemment fier d'appartenir à ce peuple. Et Araya, qui n'avait jamais entendu parler de cette tribu du Nord, qui ne figurait pas dans la longue liste de celles qui avaient été décimées par les hommes de l'Empereur durant les Marches, aimait bien le titre que ce gamin s'était attribué, appréciant sa cadence et la fougue avec laquelle il le proclamait, et c'est pourquoi elle récitait son nom complet chaque fois qu'elle en avait l'occasion. Elle le prononçait avec un demi-sourire affectueux et un peu de regret, même à ce moment, alors qu'elle le regardait partir.

### *Vers l'endroit où personne ne voulait aller.*

Les latrines de la Porte du Tigre, la longue hutte qui longe le mur sud de la forteresse, le lieu où les sentinelles relâchaient leurs entrailles. À l'intérieur de cette hutte, des bancs en bois avaient été placés au-dessus d'une tranchée. Des trous étaient percés dans les sièges de ces bancs, *et nous étions tous assis, le plus souvent genou contre genou, pour nous soulager. Campés sur la pointe de nos orteils, en sueur et prétendant être seul dans cette saloperie de*

salle. Les forces naturelles du monde entraînaient les déjections le long d'une pente dans un conduit de plus en plus raide qui se terminait par un trou sur le côté de la falaise ; elles se déversaient dans le gouffre entre les Flèches, au grand dam des animaux qui vivaient dans la vallée boisée en dessous de la forteresse.

Malheureusement pour les sentinelles de la Porte du Tigre, le conduit de translation, ainsi qu'on l'appelait, présentait une surface irrégulière et était très étroit par endroits, ce qui entraînait de fréquents bouchons. Il fallait alors envoyer quelqu'un dans la tranchée, muni d'une perche destinée à désobstruer ces congestions avant qu'elles s'aggravent. *C'était la pire affectation du roulement des corvées.* Il n'était pas rare d'utiliser le troc pour y échapper. *De l'argent, des faveurs, des objets « confisqués » à un voyageur – nous glissions quelques pièces dans la paume de l'autre et les échangeions pour nous extraire du puits à merde.* De tous les officiers, les Sugo étaient les plus connus pour leurs talents de négociateurs. Ils n'étaient jamais descendus dans cette tranchée odorante, bien qu'ils aient servi à la Porte du Tigre pendant des années.

Mais avec l'arrivée du jeune homme de Daware quelques mois auparavant, ces considérations se sont rapidement évanouies de l'esprit des sentinelles. Il n'y avait plus de troc, plus de pari sur des dés. Pas pour cette corvée.

*On l'a juste obligé à le faire.*

Il était souvent en bas.

Sous les latrines, les deux pieds calés contre la roche et le dos courbé de manière à épouser le plafond bas, Keema enfonça une perche dans les bouchons calcifiés qui encombraient le puits. Le foulard poudré noué autour de sa bouche ne le protégeait guère des effluves qui étouffaient cette galerie sombre et humide, mais il travaillait malgré la puanteur, prenant aussi peu de pauses que son corps pouvait supporter, ne souhaitant pas faire durer la mission plus longtemps que nécessaire.

« Ils vont te tuer. »

La voix venait d'en haut. Lorsqu'il sortit la tête de la tranchée, il vit de nombreux petits pieds tachés de suie tournés dans sa direction. Les orphelins étaient en pause de leurs corvées et s'en prenaient à lui. Le plus bruyant d'entre eux, un garçon avec

un bec-de-lièvre, dit : « Tu aimes te rouler dans la merde, petit cochon ? » Il était nouveau et essayait de gagner sa place parmi les autres enfants de la seule façon qu'il connaissait, mais la grossièreté de la phrase assénée par cette voix enfantine râpeuse et le zézaïement de la lèvre fendue formaient une combinaison si surprenante que Keema se sentit moins insulté qu'amusé ; il rit même.

« Tout à fait, répondit-il. Groin-groin. »

Les enfants éclatèrent de rire eux aussi.

« Vas-y, rigole, dit le garçon à la lèvre fendue, en luttant pour ne pas sourire. Continue comme ça. Si tu t'évanouis en bas, on ne viendra pas te sauver. Ils nous le demanderont, avec nos petits bras et tout, ils nous demanderont de plonger dans ce trou, mais nous dirons non et tu mourras là-dessous. Petit cochon. »

Une fille derrière lui a répété « cochon » avec un sourire timide.

Keema grimaça, comme s'il réfléchissait très fort à cette proposition. « Je vais essayer de ne pas m'évanouir alors », dit-il finalement. Puis, se tournant vers les autres : « L'un d'entre vous a dit que quelqu'un allait me tuer ? »

— Les Sugo, précisa un garçon à l'arrière du groupe, celui à l'œil blessé. On les a entendus dans les écuries.

— Tu vas te faire étripper dans ton sommeil, déclara le garçon à la lèvre fendue.

— T'aurais pas dû intervenir, reprit le garçon blessé, presque en colère. Ils nous frappent tout le temps de toute façon. Et maintenant, ils vont te tuer.

— T'aurais pas dû intervenir », a répété la fille timide.

Keema prit note de tout cela.

« Merci à tous de me l'avoir dit », fit-il en inclinant la tête en signe de gratitude envers les orphelins, ce qui était une grâce que les enfants n'avaient pas l'habitude de recevoir et à laquelle ils ne s'attendaient pas. Lorsqu'il a relevé le foulard sur sa bouche et qu'il est redescendu dans la tranchée, les orphelins ne savaient plus que dire ni que faire, alors ils sont restés un moment devant l'entrée des latrines, à guetter les assaillants potentiels, jusqu'à ce

qu'un surveillant les chasse et les renvoie à leurs tâches : astiquer les braseros et préparer les tables pour le repas du soir.

Sous terre, l'étroit tunnel se remplissait des grognements de Keema. La sueur s'accrochait à ses cils. La merde volait le long de la goulotte et de la falaise. Il avait espéré échapper aux représailles des Sugo en gardant le silence et en ne disant rien à Araya du fait qu'ils avaient battu l'un des enfants un peu plus tôt, mais il semblait bien qu'encore une fois, la chance n'était pas de son côté. Tout le reste de son séjour sous terre, il réfléchit à la manière dont il allait se protéger pendant la nuit, à l'endroit le plus sûr où dormir, et c'est ainsi qu'il fut un peu l'âme sœur d'Araya ce jour-là, car la mort était dans leurs esprits à tous les deux.

*Raami avait vu l'humeur inscrite sur son visage.*

Alors qu'ils faisaient ensemble le tour du poste de contrôle pour s'assurer que tout était en ordre pour l'arrivée de la Première Terreur le lendemain, ses yeux étaient sombres et elle marchait d'un pas hésitant, comme si elle essayait de faire durer les dernières heures de la journée. Ce n'était pas seulement ses expressions, ou le petit moment de blasphème de tout à l'heure – *je n'arrivais toujours pas à croire qu'elle avait si grossièrement fait référence au... derrière... de l'Empereur* – qui l'avaient mis sur la piste de son moi secret, mais aussi la façon dont elle avait bu ouvertement et sans honte à sa gourde cet après-midi-là, sans même faire une modeste tentative pour cacher ses vices. Et aussi, ses blagues étaient plus salaces et son sourire plus large quand elle le faisait rougir. *Mais elle ne pouvait me cacher sa détresse. Il y avait beaucoup de choses que je ne savais pas d'elle, en fin de compte. Des choses de son passé. Mais j'en savais assez pour l'aimer.*

Sur le mur sud, après leur entretien avec le capitaine des archers, il l'a arrêtée. Il a plissé les paupières pour se protéger de l'éblouissement du soleil et la regarder droit dans les yeux. « S'il y a quelque chose que je peux faire, commandante, lui a-t-il dit, quelque chose qui ne figure pas explicitement sur la liste de mes responsabilités, n'hésitez pas à m'en informer. »

Elle lui a souri d'un air absent.

« Tout ce que je peux faire pour alléger votre fardeau, quel qu'il soit », a-t-il insisté.

Le sourire de la commandante, qui s'était exercé au fil des années et avait été mis à l'épreuve dans diverses situations difficiles qui auraient pu signifier la fin de sa vie si elle n'avait pas été capable de les surmonter, s'effondra quelque peu. Un soutienement du cœur longtemps négligé, une fracture fine comme un cheveu dans ses armatures, menaça de céder sous le poids du soudain moment de générosité de son second. Une brève hésitation, qui a déchiré le cœur de Raami.

*Et puis elle m'a regardé comme l'enfant désespéré que j'étais.*

« Tu peux aider les sentinelles avec le reste de la file », a-t-elle répliqué avant de s'éloigner de lui.

*La vie de la Porte continuait  
alors que le jour déclinait vers le crépuscule.*

Tandis que Keema débouchait le produit des entrailles de ses collègues, le soleil commençait à descendre derrière les Flèches – en ces heures tardives, les massives éruptions de terre ressemblaient beaucoup aux doigts tendus d'un géant mourant – et pourtant, malgré le ciel qui s'assombrissait, la chaleur ne diminuait pas ; l'influence de Son Été sans Fin était encore forte ; l'air était toujours un manteau lourd et étouffant qui pesait sur les épaules et maintenait les frustrations à un niveau élevé.

Le garde du poste de contrôle, une mule braillarde, se moqua d'une femme en lui disant que le sceau sur son manifeste était périmé, qu'on en utilisait un nouveau maintenant, et qu'elle devait revenir avec l'ornementation appropriée. Une bagarre faillit éclater entre deux hommes faisant la queue, apparemment à cause d'une bousculade, mais cela aurait pu être n'importe quoi – l'échange de coups ne fut empêché que lorsqu'un troisième voyageur se plaça entre eux et les fit taire. *Nous voulions tous passer. Pas besoin de se rendre la tâche plus difficile.* Un chœur de bébés hurlait dans l'air humide, tétant sèchement les seins de mères qui